

Jean Boutrais

Les Foulbé de l'Adamaoua et l'élevage : de l'idéologie pastorale à la pluri-activité

Dans la littérature, les Peuls sont tous des pasteurs, uniquement préoccupés par le bétail : « Fulani have almost no sense of material possessions, except cattle » (Williams 1963). Ce cliché ne rend pas compte d'une réalité plus nuancée et qui change rapidement. Les pasteurs peuls n'ignorent pas complètement l'agriculture ; eux-mêmes, ou leurs pères, l'ont parfois pratiquée, et ils n'excluent pas de s'y adonner à nouveau si les circonstances l'exigent. C'est d'autant plus vrai des sédentaires qui se comportent rarement en véritables pasteurs. Pourtant, les Peuls sédentaires participent volontiers, dans le discours, à une valorisation de l'élevage, posé comme leur unique activité. Des interlocuteurs tendent de fines mains pour convaincre de leur incapacité à manier la houe à longueur de journée. Geste symbolique, combien de fois répété et assorti d'expressions idiomatiques : « *Pullo delemdum* » (le Peul est mince, ou fragile), donc il ne peut cultiver. « *Fulbe turataa bandu* » (les Peuls ne courbent pas le corps), ils ne peuvent donc travailler à la houe. L'expression « *ndemri pullo* » (de l'agriculture de Peul), désigne un champ peu étendu ou mal entretenu... L'affirmation d'une incapacité physique pour les travaux agricoles renvoie, *a contrario*, à une véritable idéologie du pastoralisme, avancé comme élément fondateur de l'identité peule.

Dans quelle mesure l'élevage bovin s'impose-t-il comme l'activité spécifique des Foulbé¹ du plateau de l'Adamaoua ? Cette question peut appeler deux réponses. D'une part, des populations autres que les Foulbé pourraient s'adonner également à l'élevage. À l'époque pré-coloniale, et il n'y a pas encore si longtemps, il était, en Adamaoua, interdit aux captifs de posséder du bétail. Se seraient-ils avisés d'acquérir des animaux que les agents du *laa-*

1. Dans la partie orientale du peuplement peul en Afrique, les Foulbé sédentaires se distinguent des Mbororo nomades. Au Nigeria, les premiers sont couramment désignés « Fulani ». Le texte ne concerne que ces Foulbé/Foulani, la question n'étant pas pertinente vis-à-vis des Mbororo.

miido auraient aussitôt confisqué ces biens qui ne leur revenaient pas. « *Be fotti naa ?* » (Pouvaient-ils prétendre à cela ?), interrogent encore des informateurs. La suppression de l'esclavage, souvent proclamée mais devenue effective seulement après l'Indépendance, s'est-elle accompagnée, pour toutes les populations, d'un accès élargi à la propriété de bovins ? D'autre part on peut également se poser la question de savoir quelle place occupe l'élevage parmi les activités des Foulbé eux-mêmes. C'est ce second volet du problème qui sera abordé, à propos des régions de Ngaoundéré et de Meiganga qui, autrefois, étaient réunies dans un seul territoire foulbé (*lamidat*), le territoire de Ngaoundéré.

Un pastoralisme « historique »

Les traditions orales relatives à l'histoire du territoire de Ngaoundéré, transcrites par E. Mohammadou (1978), insistent sur les objectifs uniquement pastoraux des premiers Foulbé venus s'établir sur le plateau². Épisode de la découverte par une vache de la source natronée de la Vina, bergers isolés durant plusieurs mois par les hautes eaux de la rivière, refus des animaux de redescendre vers les plaines, premier campement de huttes de bergers et d'aires à bétail : le récit de la fondation de Ngaoundéré relève d'une véritable histoire pastorale, plutôt singulière par rapport à celle des royaumes voisins. Les Foulbé Wolarbé, partis de la basse vallée du Faro, se comportent avant tout en pasteurs et non en conquérants comme ceux de Tibati. Étant à la recherche de bons pâturages, ce sont leurs vaches qui les ont pratiquement « amenés » sur le plateau : « *Na'i ngaddi Ardo Njobdi ga'en, naa laamu* » (Ce sont les vaches qui ont fait Ardo Njobdi venir ici, non la quête du pouvoir) (Mohammadou 1978 : 350). Les premiers Foulbé à résider en permanence à Ngaoundéré sont qualifiés de *waynaabe* : de simples gardiens de bétail. Les animaux ont tellement prospéré sur le plateau que les bergers ont sollicité l'autorisation de s'y installer. Quelques années plus tard, les propriétaires des troupeaux les rejoignent à leur tour. Ces installations se font avec l'accord des Mboum autochtones, en choisissant les meilleurs pâturages et en s'éparpillant (*id.* : 276 et 356). Il s'agit d'une infiltration pacifique, processus fréquent d'avancée de pasteurs en contrée nouvelle. Les Foulbé Wolarbé ne firent une courte guerre aux Mboum que contraints par l'attitude agressive de certains d'entre eux.

Plusieurs informateurs ont confirmé que les premiers Wolarbé s'établirent sur le plateau de l'Adamaoua en éleveurs, attirés par les pâturages et la source natronée de la Vina. À la fin du XIX^e siècle, la situation de ces pionniers a pourtant considérablement évolué. Aux huttes de paille des fondateurs de Ngaoundéré a succédé une ville fortifiée dans laquelle se rassem-

2. MOHAMMADOU 1978 : 236, 269, 272.

blent les Foulbé « anciens », auxquels se sont joints des Bornouans et des Haoussa citadins. Les expéditions guerrières vers l'est et le sud ont rapporté de nombreux contingents de captifs (Laka, Yanguéré). Les Foulbé les installent en des villages serviles (*rumde/dumde*), aux environs de la capitale, et les obligent à cultiver. De simples pasteurs, les premiers Foulbé de l'Adamaoua sont devenus des aristocrates qui mènent un double genre de vie. En saison des pluies, ils résident au *rumde* pour surveiller les travaux agricoles et vivre près de leurs troupeaux ; en saison sèche, ils rentrent en ville (*wuro*) avec les récoltes, tandis que les troupeaux partent en transhumance. Ces « gentlemen farmers » possèdent du bétail mais ne s'impliquent plus directement dans le gardiennage des bêtes. Chaque troupeau est surveillé par deux personnes : un berger (*gaynaako*) peul, souvent originaire du Nord, et un aide esclave (*kaado*), recruté parmi la main-d'œuvre servile du maître (*jawmiiko*).

Pour ce travail pénible, le patron choisit un jeune homme suffisamment robuste, mais dès que celui-ci prend de l'âge, il retourne aux travaux des champs. Il est alors remplacé par un autre jeune. Berger peul salarié et aide-berger, serviteur de la maison du propriétaire, se relaient auprès des animaux et vivent toujours ensemble, dormant dans une hutte près de l'aire à bétail (*waalde*). Ils s'entraident mais se surveillent également. Chaque matin, le jeune serviteur effectue la traite pour la famille de son maître.

Une fois ce gardiennage constitué, les Foulbé de Ngaoundéré n'interviennent plus eux-mêmes dans les travaux que nécessite l'élevage. C'est notamment le cas des jeunes qui ne grandissent plus dans la familiarité des animaux. Les fils de riches éleveurs n'accompagnent plus les troupeaux en transhumance mais restent en ville où ils étudient et « mangent le mil de leur père ». Devenus adultes, ils héritent du bétail dont ils ne se sont jamais vraiment occupés. Des anciens reconnaissent que « *sana'a Fulbe naane, sey jangugo* » (l'occupation des Foulbé autrefois, c'était seulement l'étude religieuse). Dès leur arrivée à Ngaoundéré, les premiers Foulbé furent accompagnés par des lettrés (*mallum'en*), chargés de les instruire et de les faire prier. Au fur et à mesure que les Foulbé se sédentarisent et se détachent des activités pastorales, l'étude religieuse prend une place plus grande dans leurs occupations.

À la fin du XIX^e siècle, des Wolarbé et des Yillaga'en de Ngaoundéré se comportent déjà en éleveurs absentéistes, propriétaires de bétail intervenant par personnes interposées. Mais la prospérité de l'élevage sur le plateau attire de nouveaux Foulbé, notamment des Mbewe'en venus de la région de Yola dans les années 1870. Ce sont les premiers Foulbé à ne pas résider en ville. Très attachés à leur bétail, ils ne le quittent pas, s'installent en brousse et s'en occupent eux-mêmes.

D'autres Foulbé migrent des contrées du Nord pour venir s'engager comme bergers. Une grande épizootie de peste bovine ayant ruiné ces éleveurs, les arrivées sont plus nombreuses après 1890. Foulbé Kilba'en de la région de Garoua, Soukour'en de Mubi, Yillaga'en de Bibémi cherchent refuge en Adamaoua, considéré comme « *lesdi mbarka* » (le pays de la

chance). Les uns se déplacent avec quelques animaux rescapés, mais la plupart, ne possédant pas de bétail, se mettent au service des Foulbé de Ngaoundéré : « *be dabbiti njawdi* » (Ils étaient à la recherche de la richesse), c'est-à-dire de bétail. Dès la fin du XIX^e siècle, ces Foulbé venus du Nord sont les vrais pasteurs de l'Adamaoua. À force de persévérance, ils réussissent à reformer de petits troupeaux. Comme les Mbewe'en, ils ne s'installent pas en ville mais en brousse, près de leurs anciens campements de bergers. L'aire d'élevage est alors étroitement contiguë à la capitale et n'excède pas un rayon de 20 à 30 km. Les nouveaux arrivants habitent le plus loin de Ngaoundéré, sur les pâturages à la bordure du plateau. Au début de ce siècle, ils ont été relayés par des Foulbé du Diamaré : Bagarmi, Ngara'en regroupés, en Adamaoua, sous les noms de *Fulbe Marwa* ou *Fulbe funaange* (les Foulbé de l'est). Eux aussi sont réputés pour leurs qualités d'éleveurs.

Une série de courants migratoires renforcent donc et diversifient le peuplement tenu des premiers Foulbé. Les citadins détiennent du bétail mais sont moins concernés par l'élevage que les nouveaux venus. L'opposition qui s'esquisse entre le centre et la périphérie du territoire foulbé est accentuée, au début du siècle, par la présence de Mbororo, pasteurs encore nomades, qui se cantonnent au sud, à l'écart des Foulbé.

Vers 1910, l'administration allemande estime le cheptel bovin de Ngaoundéré à 100 000 têtes. Il est réparti aux abords de la ville et dans quelques villages. Les Allemands reconnaissent l'intérêt que portent les Foulbé à l'élevage, mais ils soulignent la contradiction existant entre cette activité et une vie citadine « oisive ». Le fait de confier les soins du bétail à des bergers ou à des esclaves et d'habiter en ville ne leur permet pas d'attribuer aux Foulbé de Ngaoundéré un véritable « esprit d'éleveurs »³. Pourtant, c'est probablement à l'époque allemande que certains Foulbé commencent à quitter la ville pour s'établir en permanence aux *dumde*, à côté de leurs *Haabe* et des troupeaux. Des villages foulbé sont fondés, surtout au nord et à l'est de Ngaoundéré. Inversement, des citadins se retrouvent sans bétail ; c'est la sanction de leur détachement pastoral. Un clivage entre la ville et la campagne tend à se substituer à l'ancienne symbiose concrétisée par les va-et-vient entre *rumde* et *wuro*. Les informateurs insistent sur la taille modeste des troupeaux au début du siècle. Les 1 200 têtes de bétail du *laamiido* sont un chiffre tout à fait exceptionnel ; les Foulbé les plus riches disposent de 400 têtes, et un chef de famille aisé en contrôle à peine 60.

L'époque française marque un essor du cheptel sur l'Adamaoua, où ne sévissent pas de grandes épizooties. La peste bovine des années 1929-1930 n'entraîne pas de pertes aussi catastrophiques qu'au Nord. En conséquence, les arrivées de Foulbé se poursuivent, certains migrants s'embauchant chez des membres du lignage redevenus propriétaires de bétail. Dans le même temps, l'aire d'élevage s'étend sur le plateau, notamment à l'est et au sud de

3. « L'élevage dans le lamidat de Ngaoundéré », 1910 [?] (traduction d'un manuscrit non identifié).

Ngaoundéré. « Les Foulbé s'éparpillent de plus en plus en villages isolés »⁴, ils ont besoin de nouveaux pâturages et de bonnes terres agricoles. Nombre d'entre eux reprennent en mains la garde du bétail, par l'intermédiaire de leurs fils. Les travaux agricoles restent confiés aux *Haabe* qui ne se séparent pas des maîtres, malgré une libération toute formelle. Les Foulbé s'éloignent aussi de la ville. En s'isolant en brousse, ils préservent leur autorité sur les serviteurs, mais ils souhaitent surtout échapper aux réquisitions des agents du *laamiido* et aux tracasseries de l'administration. Plusieurs témoignages insistent sur la hantise des Foulbé d'affronter les requêtes des agents du *laamiido* lorsqu'ils se rendent en ville, par exemple pour acheter des vêtements. Privé de ressources extraordinaires par le contrôle de l'administration, le *laamiido* augmente ses prélèvements sur les éleveurs. Ceux qui disposaient encore d'une habitation en ville la laissent à l'abandon. Dans les années 1920 et 1930, le retour en brousse des Foulbé de Ngaoundéré se généralise, de même que leur re-pastoralisation. Cette dispersion et cet éloignement sont mal acceptés par une administration qui se trouve incapable de contrôler une population jugée trop « indépendante »⁵.

Au fur et à mesure qu'ils s'emparent de nouveaux pâturages, les Foulbé refoulent des Mbororo incapables de faire respecter leur antériorité en territoire foulbé. S'éloignant des environs de la source natronée de la Vina, les Mbororo se replient vers les secteurs périphériques du lamidat, de l'est au sud et à l'ouest. Dès 1918, un militaire en tournée dans l'est du territoire de Ngaoundéré ne signale des campements mbororo qu'en limite de Rey. Partout ailleurs, des Foulbé occupent déjà les pâturages⁶.

À partir des années 1930, les Foulbé poursuivent leur poussée vers le sud, en direction de la plaine Mbéré, réputée être « un pays de grande brousse ». Mais l'administration française ayant soustrait de Ngaoundéré la région de Meiganga habitée par les Gbaya, les Foulbé risquent d'être refoulés lorsqu'ils s'aventurent au-delà de la limite marquée par la rivière Mbéré. Seuls les Mbororo ont l'autorisation de faire paître leurs troupeaux au voisinage des Gbaya, si bien que l'expansion des Foulbé se trouve contenue dans les nouvelles limites du lamidat. Dès lors, la compétition avec les Mbororo, et surtout avec les Wodabé, contraint ces derniers à abandonner progressivement le sud de cette région, et dans les années 1940, les Foulbé font pression sur l'administration pour interdire aux Mbororo l'accès à tous les pâturages de Ngaoundéré.

4. « Rapport de tournée du chef de Subdivision de Ngaoundéré » du 13 juin au 1^{er} juillet 1933 dans l'Est de la subdivision. Archives nationales du Cameroun, Yaoundé (citées plus loin ANCY) : APA 11.635/B.

5. « Cette situation, due probablement aux pratiques d'élevage des Foulbé, présente de sérieux inconvénients lorsqu'il s'agit de recensement, de l'action des chefs et de la police en général » (Rapport de tournée du chef de Subdivision de Ngaoundéré dans la région de Dibi-Katil-Sadol sur les deux rives de la Vina, du 5 au 14 octobre 1932, ANCY : APA 117.66/N).

6. Rapport de tournée effectuée par le capitaine Ripert, commandant la Circonscription de Ngaoundéré, en pays Mbéré et Baya, du 3 mars au 3 avril 1918, manuscrit (ANCY).

À la fin des années 1940, le cheptel recensé compte 180 000 têtes ; il occuperait déjà presque tout le lamidat⁷. En fait, les Foulbé tiennent à se ménager des réserves de pâturages. Ceux qui s'éloignent le plus se comportent presque « comme des Mbororo » : ils choisissent des secteurs non habités, « *ngam pellet kesum* » (parce que ce sont des endroits neufs), donc offrant des pâturages abondants. La plaine au nord de la Mbéré devient une grande zone d'élevage.

À partir des années 1940 et 1950, l'arrivée de nouveaux Foulbé, dits *Ma'Iné*, accentue le pastoralisme des populations. Partis des régions de Yola, les Foulbé *Ma'Iné* ont parfois séjourné sur le territoire de Tignère avant d'entrer dans le lamidat de Ngaoundéré ou de s'établir sur les plateaux voisins de Rey. Leur cheptel se compose d'une race de bétail particulière, les *ma'ineeji*, à laquelle ils sont très attachés, et c'est vers Ngaoundéré qu'ils se dirigent pour développer leur élevage, étant attirés par la réputation des pâturages de cette région. Rarement secondés par une main-d'œuvre servile, ils s'adonnent eux-mêmes aux travaux agricoles et aux soins du bétail. Lorsque le cheptel prospère — et c'est souvent le cas —, ils abandonnent l'agriculture pour se consacrer uniquement aux troupeaux, ce qui les écarte des secteurs proches de la capitale au profit des marges du lamidat. Les *Ma'Iné* manifestent une forte cohésion « ethnique », en se tenant à l'écart des anciens Foulbé de Ngaoundéré qui les considèrent presque comme des Mbororo.

Alors qu'une dynamique économique revalorise le rôle de l'élevage chez les Foulbé, d'autres éléments interviennent en sens inverse. L'administration française ne se satisfait pas d'un habitat dispersé ni de l'organisation politique par *tokkal* : liens d'affiliation personnelle à l'égard d'un chef local, sans qu'il soit tenu compte de la localisation de l'habitat. De ce système résulte un émiettement et une imbrication géographiques des liens de dépendance. À la faveur de la construction de routes, l'administration enjoint aux Foulbé de quitter la brousse pour s'installer en villages groupés le long des nouveaux axes de communication. De même réforme-t-elle le système du *tokkal* en instituant un commandement à base territoriale. Ces initiatives ne sont pas favorables à la pratique de l'élevage car elles entraînent, soit une concentration excessive des troupeaux aux abords des villages, soit une séparation entre les éleveurs et le bétail. Cette contradiction explique la résistance initiale des Foulbé à la politique de regroupement de l'habitat.

Restée progressive à l'époque coloniale, l'émancipation des esclaves (*maccube*) se précipite après l'Indépendance. Les Foulbé sont alors privés d'une main-d'œuvre agricole gratuite. Certes, ils compensent ces défections en ayant recours à des salariés agricoles et en adoptant la culture attelée⁸,

7. PRESTAT, Rapport annuel de la Subdivision de Ngaoundéré, 1949 (ANCY).

8. La région de Ngaoundéré est l'un des rares exemples d'introduction de la culture attelée sans le support d'une culture de rente, en particulier du coton.

mais ces palliatifs ne suffisent pas à faire face à tous les travaux agricoles, si bien que les Foulbé se trouvent contraints de cultiver eux-mêmes leurs terres. Or, mener de front les soins donnés aux animaux et les travaux agricoles n'est pas une entreprise aisée, surtout lorsque la culture principale est celle d'un sorgho à cycle long (de sept à huit mois). La libération des anciens esclaves remet ainsi en cause l'économie agro-pastorale des Foulbé et transforme les plus pauvres d'entre eux en cultivateurs.

Finalement, la place qu'occupe l'élevage parmi les activités des Foulbé est soumise à des influences diverses. Les Foulbé de Ngaoundéré ne représentent pas une population homogène. Les membres des lignages fondateurs sont devenus minoritaires, par suite d'arrivées continuelles en provenance du Nord, qu'il s'agisse de flux migratoires importants succédant à de grandes pertes en bétail, ou de déplacements individuels de jeunes venant s'engager comme bergers. Alors que les premiers Foulbé de l'Adamaoua abandonnent l'élevage, chaque apport migratoire relance un processus d'accumulation en bétail et maintient le pastoralisme.

Les strates de peuplement foulbé ne se superposent pas sur place mais se décalent spatialement. Au cours de plusieurs décennies, les Foulbé les plus engagés dans le pastoralisme se sont de plus en plus éloignés de la capitale. À l'époque pré-coloniale, l'élevage se conciliait avec le pouvoir parce que la société foulbé était d'essence esclavagiste, mais au fur et à mesure que ces liens se défont, les éleveurs se défient davantage des exigences du *laamiido*. Au *wuro*, centre du pouvoir et lieu d'acheminement des prélèvements, s'oppose *ladde*, la brousse comme espace indispensable à l'élevage, mais aussi comme cadre de vie apprécié à nouveau par les Foulbé « fiers et indépendants »⁹.

Mbororo autrefois, Foulbé « de brousse » aujourd'hui : c'est aux marges du territoire foulbé que le pastoralisme réussirait le mieux à se maintenir, s'accroissant du centre vers les périphéries du lamidat.

Essai d'évaluation numérique des Foulbé éleveurs

« Excellents éleveurs »¹⁰ ou simples propriétaires de bétail peu soucieux d'en améliorer la qualité, les jugements à propos des Foulbé de Ngaoundéré ont souvent été contradictoires. De fait, divers exemples peuvent illustrer autant de comportements différents, depuis les Foulbé qui vivent en brousse en s'occupant quotidiennement du bétail, jusqu'à d'autres ayant simplement hérité d'un troupeau auprès duquel ils ne se rendent que très irrégulièrement.

9. « Il faut éviter de faire pression sur les Foulbé fiers et indépendants pour les contraindre à s'installer ailleurs qu'à l'endroit choisi par eux » (Rapport annuel de la Subdivision de Ngaoundéré, 1952, ANCY : 1 AC 1838/1).

10. Rapport de tournée du 14 janvier au 13 février 1921 par Bru, chef de la Circonscription de Ngaoundéré (ANCY).

Plutôt que de s'en remettre à des appréciations subjectives, l'évaluation de la place du pastoralisme chez les Foulbé repose sur l'importance numérique des éleveurs parmi cette population. Il ne s'agit pas d'effectuer un recensement exhaustif mais de procéder à une enquête selon le principe du transect. Pour être significatif, l'échantillon démographique doit être suffisamment large : il concerne 2 800 familles, soit environ 15 000 personnes. Cela représente environ 10 % de la population rurale des départements de Ngaoundéré et de Meiganga. La place qu'occupent les éleveurs parmi les Foulbé étant censée augmenter lorsqu'on se déplace du centre vers les périphéries, le transect traverse de part en part le territoire de Ngaoundéré, en passant par le chef-lieu¹¹. De plus, il se prolonge sur Meiganga, la limite départementale n'interposant plus une cloison étanche. L'ensemble couvre une bande de 180 km de long sur une trentaine de large, jusqu'à la frontière centrafricaine (Fig. 1).

La localisation du peuplement foulbé et la disposition générale du relief de l'Adamaoua ne se prêtent pas à un profil parfait, de la périphérie nord, au centre, puis à la lisière sud du lamidat. Le centre politique ne coïncide pas avec le milieu du plateau ; il en est décalé vers le nord. À une trentaine de kilomètres seulement de Ngaoundéré, le plateau se termine par une grande « falaise » qui marque à la fois la limite du peuplement foulbé et celle de l'élevage bovin. D'un autre côté, le plateau ne s'étend pas uniformément : il juxtapose de hauts niveaux et des dépressions, voire des fossés. Cet agencement en « touches de piano » n'est pas sans conséquences pour les potentialités d'élevage. Enfin, le tracé du transect suit, en partie, celui d'un axe routier qui relie le Nord au Sud-Cameroun. Après avoir longtemps refusé de s'installer le long des routes, les Foulbé ont fini par céder aux pressions administratives, puis par apprécier ces sites d'habitat, pour des raisons de commodités de déplacement. Mais les villages foulbé situés le long des routes rassemblent une population moins engagée dans l'élevage que celle vivant en brousse. La route, souvent associée à des marchés, favorise une plus grande variété d'activités.

Sur l'ensemble du transect, les Foulbé « éleveurs » représentent 70 % des chefs de famille. Ont été classés comme éleveurs ceux qui possèdent du bétail et qui s'en occupent, les propriétaires d'animaux qui les confient en totalité ou partiellement à des bergers salariés, enfin les bergers eux-mêmes. À des degrés divers, toutes ces personnes sont en effet impliquées dans l'élevage bovin. Si la proportion des Foulbé éleveurs reste prédominante dans la population du transect, un tiers d'entre eux ne sont plus concernés par cette activité.

Parmi les Foulbé, une catégorie mérite d'être mise en avant : ce sont les éleveurs qui accomplissent eux-mêmes, ou avec l'aide de leurs fils, tous les travaux que nécessite le bétail. Or, ces « éleveurs familiaux » ne représentent

11. Cependant, aucun quartier de la ville de Ngaoundéré n'est inclus dans les comptages.

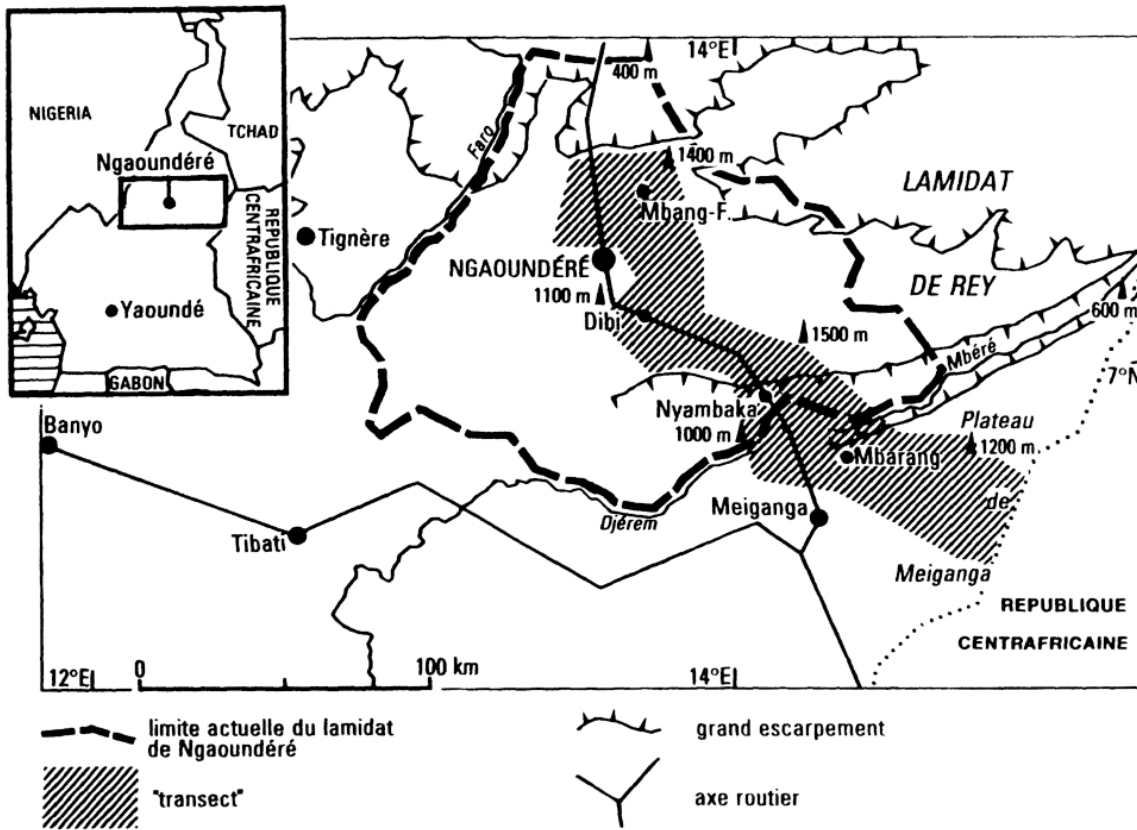


Fig. 1 : L'Adamaoua camerounais : croquis de localisation

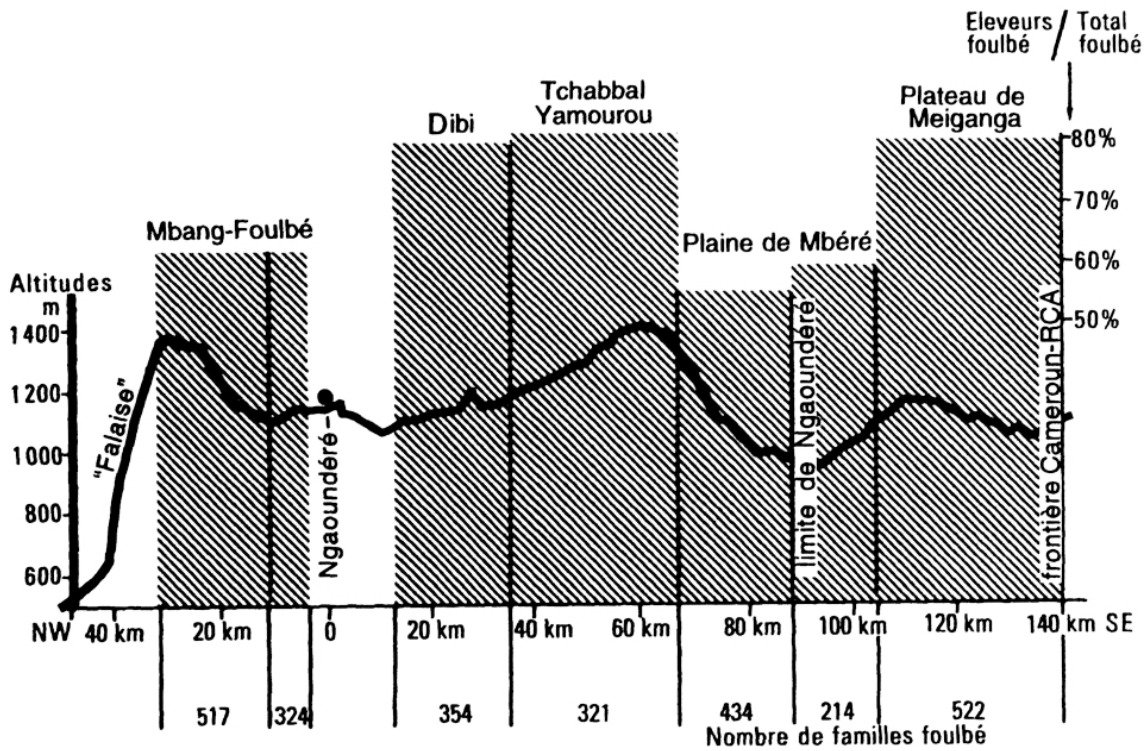


Fig. 2 : Profils du relief et des Foulbé éleveurs

que 54 % des Foulbé concernés par cette activité, les autres ayant recours aux services de bergers salariés. Certains (surtout des citadins) vivent complètement à l'écart de leur bétail et s'en remettent à des bergers pour ce qui concerne les soins à lui apporter. Au contraire, d'autres sont de « vrais » éleveurs, mais le cheptel excédant en nombre les capacités de travail de la main-d'œuvre familiale, ils sont contraints d'embaucher des bergers. Le recours à une main-d'œuvre extérieure peut, alors, n'être que temporaire, le temps que des fils grandissent. Néanmoins, le fait que les Foulbé soient nombreux à employer des bergers est une situation bien connue¹². Elle entérine un engagement personnel moins grand dans la conduite quotidienne du bétail que chez les Mbororo.

Un profil, décomposé par segments correspondant à des secteurs homogènes d'élevage, montre que les pourcentages d'éleveurs varient le long du transect (Fig. 2). Au nord de Ngaoundéré, sur les pâturages du plateau les plus anciennement occupés, le secteur de Mbang-Foulbé comporte une proportion d'éleveurs relativement faible : 63 %. Le peuplement est déjà constitué au début de ce siècle, avec des lignages « autochtones » (Wolarbé, Yillaga'en) et des migrants venus du Nord (Mbewe'en, Soukour'en, Kilba'en et Foulbé de Maroua). Aujourd'hui, de nombreux descendants de serviteurs vivent au voisinage de ces Foulbé.

À moins de 20 km de Ngaoundéré, plus d'un tiers des « éleveurs » sont, en fait, des personnes qui ont pris en garde (*joggoobe* : ceux qui tiennent, qui prennent soin) les troupeaux de citadins : il s'agit surtout de maquignons, mais aussi d'autres commerçants, des bouchers, des artisans et des femmes foulbé qui ont hérité d'animaux. L'intérêt pastoral des citadins est un phénomène ancien en Adamaoua¹³. Les *joggoobe* bénéficient d'un statut moins précaire que les simples *waynaabe* car ils habitent chez eux et possèdent quelques animaux, en plus de ceux qu'ils ont pris en garde. Cependant, le citadin peut retirer son troupeau quand il le souhaite, s'il estime que les bêtes sont mal entretenues ou menacées par des maladies, en particulier par la trypanosomose bovine. Le cheptel des citadins constitue donc une masse « flottante » de troupeaux. Certes, les propriétaires ont intérêt à placer leur bétail chez des Foulbé peu éloignés de Ngaoundéré, afin de pouvoir se rendre plus souvent sur les lieux. Quant aux Foulbé qui ne possèdent pas suffisamment d'animaux pour la fumure des champs de sorgho, ils sont fréquemment demandeurs de troupeaux à garder.

La proximité de la capitale régionale introduit d'autres variantes dans les activités des Foulbé. Les riches s'installent maintenant en ville, en confiant leurs troupeaux aux soins de bergers salariés. Lorsqu'ils deviennent âgés, les

12. DOUFFISSA 1993 : 175 et tabl. 59. Cet auteur avance un pourcentage encore plus élevé de Foulbé qui emploient un berger. Cela tient peut-être aux Foulbé citadins, non inclus dans notre transect.

13. Il n'en est pas de même des citadins des régions sahéliennes qui ont surtout développé leur élevage depuis les sécheresses récentes.

Foulbé plus modestes aspirent à faire de même et confient le bétail à la garde des fils, en brousse. Les déplacements sont incessants entre le village et l'habitation en ville, aux dépens d'une présence continue auprès du bétail. Si le troupeau se réduit, des Foulbé vendent les derniers animaux car la ville toute proche offre des possibilités de commerce ou de « maraboutage ». De même, les Foulbé devenus cultivateurs écoulent facilement leur production auprès d'acheteurs citadins, surtout lorsqu'ils habitent le long d'une grande route. Ainsi, aux environs de Ngaoundéré, quelques riches propriétaires de bétail, qui sont des notables mi-ruraux mi-urbains, se distinguent des cultivateurs qui prennent en charge les troupeaux des citadins (*imbe wuro*).

Dans le secteur de Mbang-Foulbé, la part du pastoralisme a décliné au cours des dernières décennies, la trypanosomose bovine ayant fait subir des pertes au bétail. Il aurait pu être sauvé en déplaçant les bêtes vers d'autres terres, mais l'élevage ne jouait déjà plus un rôle primordial. La diminution du nombre de bêtes consacre un détachement de longue date de certains Foulbé à l'égard d'une activité pourtant ancestrale. Ceux qui restent éleveurs ne disposent plus que de petits troupeaux. La faible place de l'élevage chez les Foulbé de Mbang-Foulbé tient à la conjonction de plusieurs facteurs. Les Foulbé uniquement cultivateurs sont, en fait, des descendants d'anciens serviteurs « foulanisés ». Par ailleurs, au début de ce siècle, certains « vrais » Foulbé étaient déjà des éleveurs marginaux. L'assimilation d'une ancienne population servile a encore restreint l'intérêt porté à l'élevage. Tous ces éléments caractérisent une « vieille » région de peuplement foulbé. Certes, les éleveurs sont encore majoritaires, mais en même temps, l'agriculture est devenue leur activité principale.

Au sud de Ngaoundéré, le secteur de Dibi est réputé être une bonne région d'élevage, depuis le début du siècle¹⁴. Actuellement, 80 % des Foulbé se consacrent à cette activité. Les descendants d'anciens serviteurs sont moins nombreux qu'au nord, sauf dans les villages les plus proches de Ngaoundéré. Il est vraisemblable que le degré de métissage des Foulbé n'est pas sans rapport avec l'intérêt qu'ils manifestent aujourd'hui à l'égard de l'élevage.

Trois strates de peuplement foulbé se sont historiquement superposées à Dibi, en se distinguant par rapport au pastoralisme. Plus d'un tiers des Foulbé relèvent de lignages anciens (Wolarbé, Yillaga'en), moins engagés dans l'élevage que la moyenne du secteur. À certains Wolarbé ayant abandonné toute occupation pastorale s'opposent d'autres Wolarbé très riches. N'ayant jamais cultivé la terre, ceux-ci vivent uniquement de leur bétail, mais en employant de nombreux bergers. Un autre tiers de Foulbé est composé de

14. « Dibi : les herbages sont les meilleurs du pays et les puits natronés y sont nombreux » (Rapport de tournée effectuée par le capitaine Ripert..., 1918). À ces notations sèches répond le chant de louange d'un poète foulbé : « Dans le pays de Ngaoundéré, Dibi seul me séduit, car là est mon lieu de naissance et mon domicile. Oh Dieu, puissé-je rentrer à Dibi ! » (LACROIX 1965 : 269).

migrants du Nord, venus à la fin du XIX^e siècle et au début de ce siècle. D'abord installés aux environs de Mbang-Foulbé, ces derniers s'implantent ensuite dans le secteur de Dibi qui offre de meilleures conditions pastorales, aussi compte-t-on parmi eux davantage d'éleveurs. De plus, ce sont des « éleveurs familiaux », formant un groupe socialement plus homogène que celui des Wolarbé. Bien que minoritaire, le troisième groupe de Foulbé Ma'Iné présente une certaine originalité : arrivés tardivement dans le secteur, ils se sont infiltrés parmi les autres, mais en s'isolant dans les pâturages les plus éloignés. Pratiquement tous engagés dans l'élevage, ils se rapprochent le plus du modèle des pasteurs car ils cultivent peu et achètent leur nourriture grâce à la vente d'animaux. Ils s'occupent eux-mêmes de leurs bêtes et emploient rarement des bergers salariés. Jusqu'ici, ce sont les rares Foulbé dont on peut affirmer que le cheptel augmente¹⁵. Finalement, l'accentuation de l'élevage à Dibi tient surtout à une frange du peuplement foulbé, et, de façon paradoxale, ces « vrais » éleveurs sont mal acceptés par les lignages dominants.

À une cinquantaine de kilomètres de Ngaoundéré, le plateau s'élève à des niveaux tabulaires qui culminent à 1 500 mètres. Pour les Foulbé, c'est un *cabbal* : un haut plateau surtout herbeux (Boutrais 1993). Longtemps occupé seulement par des Mbororo, les Foulbé en firent un secteur d'expansion de leur cheptel à partir des années 1920-1930. L'élevage reste une de leurs principales activités aujourd'hui encore, puisque 82 % des Foulbé s'y consacrent.

Les Wolarbé deviennent minoritaires sur le Tchabbal Yamourou, un secteur excentré par rapport à la capitale. Mais ces Wolarbé s'intéressent presque tous à l'élevage, comme si les vrais pasteurs du lignage s'étaient écartés du centre du lamidat. Les Foulbé originaires du Nord sont les plus nombreux. Au cours des années 1950, ce sont eux qui expulsèrent les Mbororo. Si tous ces Foulbé sont de véritables pasteurs, le bétail ne leur appartient pas toujours ; il relève de citadins de Ngaoundéré qui ont placé leur bêtes loin de la ville, sur des pâturages salubres.

Les Foulbé Ma'Iné ont complété le peuplement à partir des années 1950. Plus nombreux qu'à Dibi, ce sont encore de vrais « Foulbé de brousse » qui négligent les cultures, surtout s'ils habitent sur de grands interfluves armés de cuirasse. La dominante pastorale du Tchabbal Yamourou a attiré des maquignons dans le village de Wassandé, et de grands marchés à bestiaux se sont installés, par exemple au village de Galdi. C'est sur ces emplacements que les éleveurs foulbé tentent de se constituer des pâturages. Récemment, de riches citadins voulant créer des ranchs étaient très demandeurs de concessions sur le Tchabbal Yamourou.

En s'abaissant de 1 000 à 600 mètres, la plaine de Mbéré creuse une dépression à la limite du plateau. Habitée autrefois par des Gbaya, cette région a été partagée par l'administration française entre Ngaoundéré et Meiganga. L'expulsion des Gbaya qui se trouvaient du côté de Ngaoundéré,

15. L'indice de la richesse en bétail est souvent donné par le titre religieux « alhaaji », porté par les pèlerins à La Mecque.

a ouvert aux Foulbé l'accès à de véritables « terres neuves ». Guidés par des Wolarbé, des membres de tous les lignages foulbé ont alors afflué vers la plaine. À la fin de la période coloniale, la libération des anciens serviteurs pose aux Foulbé un problème d'approvisionnement agricole, si bien qu'ils accordent une plus grande attention à la qualité des terres à cultiver. La migration est dictée par la recherche de bonnes terres et non plus par les impératifs de l'élevage. Les Foulbé se rendent compte que la plaine de Mbéré est fertile, mais qu'elle convient mal au bétail. À deux reprises (à la fin des années 1950 et au cours des années 1970), la trypanosomose bovine y provoque de graves pertes. Ce contexte historique et écologique explique que seuls 56 % des Foulbé de la plaine soient éleveurs. Les proportions sont les plus faibles chez les Yillaga'en (47 %) et les Wolarbé (45 %). Les uns, les Yillaga'en, se comportent depuis longtemps en cultivateurs ; les autres le sont devenus par suite des dégâts causés aux troupeaux par la trypanosomose bovine. Plutôt que de partir pour sauver leur bétail, ces Foulbé ont préféré rester près des bonnes terres. Confrontés à tels choix, des familles se sont divisées, les unes s'enfuyant avec leur troupeau tandis que d'autres restaient.

L'orientation agro-pastorale des activités des Foulbé de la plaine de Mbéré remet en cause le modèle d'une prédominance de l'élevage à la périphérie du lamidat. Comme je m'étonnais de cette « anomalie », ces Foulbé m'en ont donné l'explication : « Les éleveurs de Ngaoundéré sont presque tous partis sur Meiganga. » Pourtant, le transfert des activités pastorales au-delà de la limite administrative ne bénéficie guère à la portion de la plaine de Mbéré, du côté de Meiganga, puisque le pourcentage des pasteurs Foulbé n'atteint que 59 %. Dès les années 1950, certains Foulbé ont réussi à enfreindre les règlements interdisant de s'installer au sud de la Mbéré. Après l'Indépendance, ces restrictions à la libre installation furent abolies. L'exemple des Foulbé qui entretiennent des rapports avec les Mbororo (acheteurs de bétail, *mallum'en*) fut bientôt suivi par les éleveurs. Dès lors, l'ancienne rivalité entre Mbororo et Foulbé ressurgit, mais elle n'explique pas, à elle seule, le départ des Mbororo, car la trypanosomose bovine des années 1970 en est également la cause. Les Foulbé restés sur place se sont reconvertis dans l'agriculture ou dans de petits métiers. Seuls les Foulbé Ma'Iné ont sauvé leur élevage, en l'associant, au besoin, à des activités agricoles.

Bien que l'altitude de 1 000 à 1 100 m du plateau de Meiganga soit inférieure à celle du plateau de Ngaoundéré, l'élevage y reprend une place dominante chez les Foulbé, où l'on compte 80 % d'éleveurs. Plus on s'éloigne vers l'extrémité du transect, plus le peuplement foulbé est récent : au milieu des années 1950 il atteint le rebord du plateau de Meiganga ; dans les années 1960 le centre ; et au cours des années 1970 les environs de la frontière centrafricaine. Dans cette « onde de peuplement », les lignages historiques de Ngaoundéré ne jouent qu'un faible rôle ; lorsque la présence des Foulbé est récente, seuls les Mbewe'en, venus de Mbang-Foulbé, sont bien représentés.

Les Foulbé du Nord (Garoua, Maroua) participent relativement peu à cette nouvelle extension du peuplement. Ses acteurs sont d'abord des Foulbé Ma'Iné : de marginal sur le plateau de Ngaoundéré, leur rôle devient dominant. Ils impriment à la population une caractéristique nettement pastorale : participation des adultes et des jeunes aux soins du bétail, négligence des travaux agricoles et achat de produits vivriers, emploi de bergers salariés non par désintéret personnel mais pour assurer un détiquage complet des animaux. L'absence de descendants de serviteurs dans ce peuplement résulte d'un « filtrage » des éléments les moins concernés par l'élevage. Les Foulbé établis à proximité de la frontière centrafricaine, au début des années 1980, représentent le « front pastoral » foulbé : ces éleveurs, peu nombreux et d'arrivée récente, occupent des pâturages abondants même en saison sèche. Depuis lors, il est probable que l'avancée des Foulbé les plus spécialisés dans l'élevage s'étende jusqu'en Centrafrique.

La variation du pourcentage des éleveurs parmi les Foulbé tient bien à une logique pastorale fondée sur l'opposition entre un centre et une périphérie. Mais, en Adamaoua, le substrat géographique interfère avec ce modèle spatial. Il suffit d'une inflexion du plateau vers des altitudes plus basses pour que l'élevage s'avère une activité fragile, exposée à des accès d'insalubrité (mouches tsé-tsé) ; inversement, les hauts niveaux du relief sont plus favorables au pastoralisme. En outre, la constitution progressive, étalée sur plus d'un siècle, du peuplement foulbé de Ngaoundéré n'est pas sans conséquences sur la place de l'élevage dans les différentes activités. Malgré un processus de re-pastoralisation, les lignages historiques et dominants politiquement ne lui accordent plus la même primauté qu'au siècle dernier. Cette spécialisation est devenue le fait de lignages secondaires et d'arrivée tardive, et ce sont eux qui entretiennent maintenant la dynamique d'expansion de l'élevage foulbé.

La pluri-activité des Foulbé

Jusqu'ici, l'élevage est présenté comme une activité plus ou moins spécifique, sans que soient prises en compte d'autres occupations. Cependant les Foulbé ne conçoivent pas leurs activités sous une forme quasi exclusive. Par les facilités de gardiennage qu'offre l'Adamaoua, l'élevage s'intègre souvent dans d'autres activités, et se pratique en premier lieu avec l'agriculture.

Élevage et agriculture

« *To a remataa, a harataa* » (Si tu ne cultives pas, tu n'es pas rassasié). Cette réflexion indique qu'il est devenu de plus en plus difficile de se nourrir uniquement en achetant des produits vivriers. Bien que du manioc soit importé de Centrafrique et qu'une grande entreprise agricole fournisse du maïs près

de Ngaoundéré, les Foulbé tiennent à limiter les achats de produits alimentaires pour ne pas avoir à vendre une partie de leur cheptel. 75 % des éleveurs recensés dans le transect sont, en fait, des agriculteurs-pasteurs. Certes, la taille des champs n'est pas prise en compte : ceux-ci peuvent se limiter à des lopins attenants aux habitations et procurer des récoltes presque insignifiantes. De même, la pratique de l'agriculture n'a pas la même signification selon que l'on embauche des ouvriers, ou que les tâches agricoles sont effectuées par une main-d'œuvre familiale. Bien qu'il faille nuancer ce recensement trop simple, la plupart des Foulbé de Ngaoundéré mènent de front élevage et agriculture.

Le pourcentage des éleveurs-cultivateurs varie de 94 % (Mbang-Foulbé) à seulement 55 % (Dibi). Certains milieux, notamment ceux où il existe des affleurements de larges pans de cuirasses, se prêtent mal à l'agriculture. En revanche, d'amples vallées alluviales ont des sols qui conviennent à la culture des céréales, en particulier au maïs et au sorgho. Mais le contexte géographique ne rend pas compte, à lui seul, de la prédominance des éleveurs-cultivateurs, comme par exemple à Mbang-Foulbé. Les lignages anciens (Wolarbé, Yillaga'en) sont davantage impliqués dans l'agriculture que ceux d'arrivée récente, de même que les éleveurs modestes, par rapport aux riches.

Certes, les modalités de l'activité agricole des Foulbé ont été bouleversées, depuis le début du siècle, par la libération des anciens esclaves. Mais l'intérêt pour l'élevage ou l'agriculture évolue toujours de la même façon, au cours de la vie d'un Foulbé. Jeune et célibataire, il s'occupe en priorité du bétail, même si celui-ci appartient à son père. Dès que le Foulbé se marie, il quitte le troupeau pour cultiver un champ et se fixer. Le troupeau est alors confié à un frère cadet qui prend la relève, ou à un berger salarié. Contrairement aux femmes mbororo, les femmes foulbé ne sont pas prêtes à endurer la vie fruste et nomade des gardiens de bétail. Même devenus propriétaires d'animaux, les jeunes Foulbé cherchent à engager un berger lorsqu'ils ont une famille à charge. Pour le troupeau, c'est une période délicate qui se prolonge jusqu'à ce que les fils soient suffisamment âgés pour le reprendre en mains. Dans la vie de chaque Foulbé, et pour les générations qui suivent, alternent ainsi les activités pastorales et agricoles.

Indépendamment de ces cycles, l'agriculture joue le rôle d'une activité de repli pour des éleveurs en difficulté ou pour des bergers qui n'ont pas réussi à constituer un troupeau. Il est fréquent que les bergers salariés passent par des phases où ils se consacrent à des activités pastorales puis par d'autres où ils cultivent la terre. Le fait de s'adonner aux travaux agricoles ne signifie pas que toute perspective pastorale soit abandonnée. En vendant une partie de leur production, des cultivateurs parviennent à acheter des animaux qui, au terme de quelques années, constituent un petit troupeau. Certains Foulbé Yillaga'en de la plaine Mbéré ont réussi de tels retours à l'élevage.

D'un point de vue agronomique, le système des Foulbé de Ngaoundéré repose sur une économie agro-pastorale puisque la fumure des champs y

joue un rôle fondamental. Dès le XIX^e siècle, l'emplacement des *dumde* était choisi en fonction de la qualité des sols propres à la production du sorgho, céréale alors considérée comme la culture de base. L'élevage, qualifié d'activité « noble », s'adaptait déjà aux exigences agricoles. Sans la fumure produite par le bétail, les Foulbé de Ngaoundéré estiment que la culture du sorgho ne peut être prolongée plus de deux ans sur le même champ. Avec une fumure des sols à chaque saison sèche, la période de production dure de dix à vingt ans : le système est presque stabilisé. Cependant, passé ce long délai, le *rumde* doit changer d'emplacement : *pellel hiidi*, c'est-à-dire « l'endroit est vieux, usé ».

La culture pérenne de céréales dépend de l'effectif du cheptel qui est placé sur les terres pour fumer les chaumes. C'est notamment le cas du maïs qui tend actuellement à supplanter le sorgho. D'anciens serviteurs font appel aux Foulbé afin qu'ils envoient leurs troupeaux amender leurs champs. En échange, ils aident à construire des clôtures ou à achever le sarclage. Autrefois, la fumure des champs du *rumde* était encore plus systématique ; elle constituait un complément pastoral au travail agricole gratuit.

La culture attelée est une innovation agricole qui s'est greffée naturellement sur ce système agro-pastoral. Les Foulbé de Ngaoundéré disposent d'une race bovine, le *gudaali*, qui se prête remarquablement au labour attelé. Eux-mêmes connaissent bien leurs animaux, savent limiter le travail qu'ils leur demandent, et ne pourraient plus cultiver sans attelage des bœufs.

Pour remarquable qu'elle soit, l'activité agro-pastorale des Foulbé n'en connaît pas moins des limites. La juxtaposition des champs cultivables et des pâturages n'est pas maîtrisée par un aménagement des terroirs. Il en résulte des dégâts causés aux cultures, et ceci entraîne des tensions lorsque les champs appartiennent à d'autres populations. Les Foulbé tentent de pallier cet inconvénient en éloignant les troupeaux pendant la période d'hivernage. Mais cette solution exige beaucoup d'espace. Les Gbaya accusent ainsi chaque famille foulbé d'accaparer au moins deux interfluves : l'un pour ses champs et l'autre pour son bétail.

Le sorgho, culture à cycle long, se prête mal au voisinage du bétail. C'est, *a fortiori*, le cas du manioc. Doté d'un cycle court, le maïs souffre moins de la présence de troupeaux, mais c'est une culture épuisante pour les sols. Sans apport important de fumure, elle n'est possible qu'après déboisement de galeries forestières, destruction qui entraîne de graves conséquences écologiques.

Enfin, pour les Foulbé, l'agriculture se conçoit surtout avec l'aide d'ouvriers, de statut servile autrefois, salarié aujourd'hui. Les ressources numéraires tirées de l'élevage permettent justement de faire appel à cette main-d'œuvre, mais la situation se dégrade lorsque le cheptel diminue. Les Foulbé doivent alors se mettre au travail : « *bone masin* » (beaucoup de souffrances), se plaint l'un d'eux.

Élevage et commerce

Les Mbororo considèrent qu'ils sont incapables de se consacrer à autre chose qu'au pastoralisme. Contrairement à eux, les Foulbé de l'Adamaoua s'adonnent à diverses activités qui complètent ou se substituent à l'élevage. Dans les biographies recueillies, les exemples ne sont pas rares de reconversions de l'élevage vers le commerce du bétail, la vente de marchandises ou les études religieuses, et vice-versa.

Les Foulbé ont su associer le commerce de bétail (*patawsi*) à l'élevage et mettre en valeur cette pratique. Alors qu'autrefois, ce commerce était réservé aux Bornouans et aux Haoussa de Ngaoundéré, aujourd'hui les Foulbé le pratiquent couramment¹⁶. Les « vrais » marchands de bestiaux (*palke'en*) sont aussi propriétaires de troupeaux en brousse (*na'i mari* : vaches en propriété), mais comme ils n'ont pas le temps de s'occuper des bêtes, ils les confient à des bergers salariés. On compte les plus riches éleveurs parmi certains maquignons, notamment à Dibi ; bien souvent, ils ont agrandi leur cheptel grâce aux bénéfices qu'ils ont retiré de leur commerce. Inversement, d'autres marchands de bestiaux ont été contraints de revenir au pastoralisme lorsque leurs affaires ont décliné ou que leurs bergers négligeaient trop les animaux.

En dehors de ces riches marchands de bestiaux, certains Foulbé ne se livrent qu'à de petites transactions. On compte parmi eux les acheteurs d'animaux pour le compte d'un patron (*sodoobe na'i*, ou *sukaabe*) ; les acheteurs et revendeurs de bétail (*baranda*) ; et les intermédiaires sur les marchés entre éleveurs et marchands (*cakayna*). À peine la moitié de ces petits commerçants possèdent du bétail en brousse (13 sur 32). L'association avec un marchand patenté, association reposant souvent sur des liens de parenté ou lignagers, confère plus de chances de réussite à leur activité commerciale.

Le convoi des animaux (*waynaabe coggal* : les bergers de bétail de boucherie) est également considéré comme une activité associant l'élevage et le commerce du bétail. C'est un travail que les jeunes Foulbé aiment particulièrement faire, notamment ceux qui ne possèdent pas de bêtes, ou après qu'ils aient rompu les relations avec leur famille. Les quatre-vingt sept convoyeurs relevés dans le transect se recrutent uniformément dans tous les lignages foulbé. L'acheminement à pied du bétail de boucherie vers le Sud-Cameroun est un travail bien payé, ce qui attire nombre de bergers salariés. Mais il faut compter avec les dépenses de retour et le gaspillage d'un argent vite gagné. Parmi les convoyeurs recensés, seuls trois d'entre eux possèdent du bétail en brousse. Il est exceptionnel qu'un convoyeur réussisse à se constituer un troupeau uniquement grâce à ses économies. Pour les jeunes Foulbé, conduire du bétail vers le sud comporte l'attrait de l'aventure, mais les parents jugent sévèrement le départ d'un fils. Cela, disent-ils, « ne rapporte rien ».

16. C'était déjà le cas au début des années 1950, lorsque Ngaoundéré était le seul foirail de la région (FROELICH 1954a : 23).

Une fois marié, il est fréquent qu'un Foulbé abandonne cette activité et qu'il se consacre à des occupations plus sédentaires ; il devient alors intermédiaire sur les marchés ou boutiquier. Certains convoyeurs s'exercent au commerce de petits objets, grâce au pécule perçu en arrivant dans le sud du Cameroun. L'idéal, pour eux, consiste à acheter quelques animaux qui sont insérés dans le troupeau du patron. Cette pratique (*baara palkeejo* : « s'appuyer sur un marchand de bestiaux ») est l'amorce d'une activité commerciale qui, restant ignorée du fisc, peut prospérer jusqu'à devenir autonome et officialisée par le paiement d'une patente. Être convoyeur permet également de pratiquer d'autres activités lucratives : par exemple être boucher dans le Sud-Cameroun, ou faire le trafic d'or ou de diamants en Centrafrique.

Si la vente de bétail fonctionne en association avec l'élevage, cette activité est également liée au commerce de la noix de cola, au commerce de vêtements ou à la vente de marchandises. Lorsque les affaires prospèrent dans ces secteurs, certains Foulbé tentent de se lancer dans le commerce du bétail ; à l'inverse, un maquignon qui ne réussit pas s'oriente vers le petit commerce. Ces spécialisations commerciales ne sont pas repliées sur elles-mêmes : tel boutiquier confie de l'argent à un acheteur de bétail contre un partage des bénéfices des transactions, tel marchand de bestiaux possède une boutique à côté du marché qu'il fréquente habituellement.

Le commerce n'est pas une activité récente pour les Foulbé de Ngaoundéré. Au XIX^e siècle et au début de ce siècle, un trafic actif de cotonnades haoussa approvisionnait l'Adamaoua à partir du nord (Garoua, Bindir). Des vendeurs de vêtements (*leppi*) se sont ainsi constitués des troupeaux qu'ils ont ensuite placés sur le plateau. Aujourd'hui, des Foulbé chargés de ballots de pagnes sillonnent les régions habitées par les Mbororo. Le commerce de noix de cola, également ancien, n'offre plus que de maigres ressources aux détaillants de l'Adamaoua. Au contraire, c'est un commerce lucratif dans l'Est-Cameroun où plusieurs Foulbé de Meiganga l'exercent avec profit.

Une centaine de Foulbé, petits commerçants sur table et boutiquiers, ont été dénombrés dans le transect. Ils appartiennent surtout à des lignages anciens, ou à des lignages originaires du Nord (Kilba'en, Soukour'en). Ce sont souvent de jeunes Foulbé qui refusent de s'occuper du bétail de leur père et qui écoulent de petits objets (*tarkase*) qu'ils transportent dans un carton. L'ouverture d'une boutique (*patri*) suppose en revanche des investissements plus importants. La vente de bétail permet aux Foulbé d'approvisionner une boutique en marchandises (pagnes, vaisselle émaillée), voire de renouveler le stock en cas de difficultés. Mais des ponctions répétées sur le troupeau finissent par mettre celui-ci en péril, d'autant que les animaux sont souvent mal surveillés. Sur une centaine de boutiquiers recensés, seuls vingt-et-un possèdent du bétail en brousse, et il est exceptionnel qu'ils réussissent à former un troupeau grâce aux bénéfices de leur négoce. Même s'ils possèdent du bétail, ils s'en désintéressent.

Les Foulbé de l'Adamaoua n'ont aucune tradition artisanale. Cependant on compte parmi eux nombre de tailleurs (*nyotoobe keeke*). Quant aux

jeunes Foulbé, ils se passionnent pour les métiers liés à l'automobile : chauffeurs de taxi, « rabatteurs » de passagers (*boy mootu*). Ces nouveaux centres d'intérêt les détournent encore plus de l'élevage.

Élevage et activités religieuses

Pour les Foulbé, la religion islamique est inséparable de l'élevage. Dons ou abattages de bétail marquent les grands moments de l'existence, célébrés selon les règles musulmanes. Traditionnellement, la dot (*rubu*) consiste en bovins. À l'occasion des décès, les troupeaux sont donnés en héritage suivant les usages prescrits par le droit coranique. Autrefois, l'affranchissement d'un serviteur pouvait être honoré par la remise de têtes de bétail. L'imprégnation religieuse de la vie sociale caractérise les Foulbé de l'Adamaoua.

L'existence d'écoles coraniques dans le moindre hameau témoigne de l'importance accordée à la religion, les enfants partageant leur temps entre la garde du bétail et l'apprentissage du Coran. C'est l'amorce d'une double activité que les Foulbé s'efforcent de mener au cours de leur vie jusqu'au moment où, devenus âgés, ils donnent la primauté aux études religieuses. Après avoir étudié le Coran, les adultes éprouvent le besoin d'approfondir leurs connaissances et se consacrent à l'étude des Livres Saints (*defte*).

Les *mallum'en*, maîtres d'école coranique et écrivains de versets, répondent à la demande de personnes qui ont souvent recours à la religion pour résoudre toutes sortes de problèmes. Afin d'élargir leur clientèle, les *mallum'en* se déplacent parfois sur de longues distances. Les *moodibbe*, en revanche, bénéficient d'une réputation qui leur épargne les déménagements, les étudiants (*fukaraabe*) venant s'instruire auprès d'eux. *Mallum'en*, *fukaraabe* et *moodibbe* forment une population de religieux qui comprend 200 chefs de famille dans le transect, soit 7 % des Foulbé. L'« encadrement religieux » est important et homogène, dans tous les secteurs du transect et il est davantage composé de simples *mallum'en* que de *moodibbe*. Les religieux appartiennent surtout à des lignages anciens de l'Adamaoua ou aux lignages originaires du Nord, c'est-à-dire à ceux qui sont les moins spécialisés dans l'élevage.

Les rapports entre l'élevage et les activités religieuses peuvent être ambigus. La meilleure récompense offerte au *mallum* pour son apprentissage du Coran ou l'écriture de versets de prière (*kuugal do'a*) consiste en bétail. De même les Mbororo affectionnent les écritures (*mbitiiri*) dont l'encre, mêlée à des poudres composées de divers éléments d'arbustes (feuilles, écorce, racines), sert à confectionner des potions vétérinaires. Enfin chaque année, des Foulbé lettrés effectuent de longs séjours comme écrivains chez les Mbororo, et c'est grâce à la générosité de leurs hôtes que des *mallum'en* se sont ainsi constitué des troupeaux.

Par contre, si l'apprentissage et la lecture régulière du Coran peuvent se concilier avec le pastoralisme, cela devient plus difficile lorsque les Foulbé

entreprennent des études plus poussées. Autrefois, les *moodibbe* étant peu nombreux en Adamaoua, les étudiants partaient séjourner plusieurs années au Nigeria actuel (Yola, Kano) afin de parfaire leurs connaissances. Entre-temps, ils confiaient leur bétail à des parents ou le vendaient pour assurer leur subsistance. Parfois, la décision d'entreprendre des études religieuses entraînait une véritable rupture sociale se traduisant par le divorce de la femme, l'abandon du troupeau, et un départ au loin. Aujourd'hui, les *moodibbe* étant plus nombreux en Adamaoua, il est possible d'étudier dans la région, mais le départ d'un *moodibbo* entraîne toujours celui d'étudiants attachés à son enseignement.

Recevant beaucoup de bétail en échange de leur enseignement, les *moodibbe* et les *mallum'en* les plus réputés se retrouvent propriétaires de troupeaux dont ils ne s'occupent que rarement, étant accaparés par les tâches d'enseignement. Ce sont des bergers, parfois des élèves qui gardent les bêtes. Cette indifférence est surtout le fait des plus grands lettrés ; pour les autres, le statut de *mallum* est une promotion et l'un des moyens les plus sûrs de se constituer un troupeau.

Conclusion : dé-pastoralisation et retour à l'élevage

Chez les Foulbé de l'Adamaoua, l'élevage peut se conjuguer à de nombreuses autres activités. Il semble pourtant que cette pluri-activité soit relativement récente¹⁷, puisque l'on constate que, de nos jours, les Foulbé sont capables de passer d'une activité à une autre. Il est courant qu'un berger salarié devienne convoyeur de bétail ou *mallum*. Plus original est le cas d'un petit marchand de bestiaux de l'Adamaoua qui se rend périodiquement chez les Mbororo de Centrafrique où il est connu comme *mallum*. Certains Foulbé de Ngaoundéré font également fonction d'écrivains ou de colporteurs saisonniers chez les Mbororo. Dans le commerce et l'artisanat, il n'existe plus guère de différences entre Foulbé et Bornouans ou Haoussa. La boucherie est le seul domaine où les Foulbé hésitent encore à s'engager. Mais, lorsque des convoyeurs de bétail séjournent longtemps au Sud-Cameroun, ils se libèrent de ces contraintes culturelles et n'hésitent pas à devenir bouchers.

Plutôt que de suivre les Foulbé dans l'exercice des activités annexes de l'élevage, il est préférable de dresser l'inventaire des tâches qu'ils répugnent encore à effectuer. Se faire embaucher comme ouvrier agricole, cultiver dans les galeries forestières, couper et vendre du bois, être maçon, ramasser de l'herbe pour les chevaux : tout cela engendre la honte (*semtudum*). Les Foulbé en difficulté ne peuvent s'y résoudre qu'après une longue migration, une fois séparés des leurs. Au-delà d'un inventaire apparemment hétéroclite, les activités dévalorisées évoquent les travaux dévolus autrefois aux esclaves.

17. FROELICH (1954a : 43) souligne encore la spécialisation étroite des Foulbé dans l'élevage au début des années 1950.

L'attrait qu'exercent sur les jeunes les nouvelles activités signifie également un refus de se consacrer à l'élevage et de vivre en brousse. Adolescents, ils ne gardent les troupeaux que contraints par l'autorité paternelle. L'émancipation de la tutelle parentale va de pair avec un rejet du pastoralisme. En gagnant la ville ou en convoyant le bétail vers le sud, les jeunes Foulbé accèdent à la liberté et mènent une vie d'aventures. « *O waanca meere* » (Il se promène seulement, et pour rien), disent, désabusés, les parents. Lorsqu'ils héritent du bétail paternel, certains jeunes s'empressent de le vendre pour investir dans le commerce ou le transport. Le capital représenté par le cheptel sert de tremplin pour accéder à de nouvelles activités, aux risques de ruiner l'élevage.

À ce processus de dé-pastoralisation s'oppose un regain d'intérêt pour l'élevage manifesté par des Foulbé qui s'en étaient peut-être les plus écartés, à savoir les hauts fonctionnaires et les grands commerçants. À partir des années 1970, ces derniers ont créé des ranchs, avec l'aide de la Banque mondiale et grâce à la bienveillance de l'administration. Ces initiatives s'effectuent sous le couvert de la modernisation des techniques d'élevage et de l'idéologie du pastoralisme peul. Retour de Foulbé à l'élevage ? Certes, mais pas au même type d'élevage.

Orstom.

BIBLIOGRAPHIE

BOUTRAIS, J.

- 1978 *Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide (Cameroun)*, Paris, Orstom (« Travaux et documents, n° 88 »).
- 1983 *L'élevage soudanien : des parcours de savanes aux ranchs (Cameroun-Nigeria)*, Paris, Orstom (« Travaux et documents, n° 160 »).
- 1991 « Pauvreté et migration pastorales du Diamaré vers l'Adamaoua (1920-1970) », in J. BOUTRAIS, ed., *Du politique à l'économique : études historiques dans le bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom (« Colloques et séminaires ») : 65-106.
- 1993 « Les populations pastorales de « caɓɓal » en Adamaoua », in J. BOUTRAIS, ed., *Peuples et cultures de l'Adamaoua (Cameroun)*, Paris, Orstom (« Colloques et séminaires ») : 31-49.

BURNHAM, P.

- 1980 *Opportunity and Constraint in a Savanna Society : the Gbaya of Meiganga, Cameroun*, London, Academic Press.

DOUFFISSA, A.

- 1993 *L'élevage bovin dans le Mbéré (Adamaoua camerounais)*, Paris, Orstom (« Études et thèses »).

FROELICH, J.-C.

1954a « Ngaoundéré : la vie économique d'une cité peul », *Études camerounaises*, n° 43-44 : 3-66.

1954b « Le commandement et l'organisation sociale chez les Foulbé de l'Adamaoua », *Études camerounaises*, n° 45-46 : 1-91.

GONDOLO, A.

1986 « Évolution du Peul urbain : Ngaoundéré », in Mahdi ADAMU & A. H. M. KIRK-GREENE, eds, *Pastoralists of the West African Savanna*, Manchester, Manchester University Press : 298-318.

HOLTEDAHL, L.

1993 « Éducation, économie et " idéal de vie " : les femmes de Ngaoundéré », in J. BOUTRAIS, ed., *Peuples et cultures...* : 273-304.

LACROIX, P. F.

1965 *Poésie peule de l'Adamawa*, Paris, Julliard, 2 vols (« Classiques africains »).

MOHAMMADOU, E.

1978 « Les royaumes foulbé du Plateau de l'Adamaoua au XIX^e siècle : Tibati, Tignère, Banyo, Ngaoundéré », in *Traditions historiques des Foulbé de l'Adamaoua*, vol. 4, Tokyo, Institute for the Study of Language and Culture of Asia and Africa (ILCAA).

WILLIAMS, H.

1963 *Fulani Boy*, London, Routledge & Kegan Paul.